

GALERIE DES NOÉSOLOGUES ILLUSTRÉS

Charles de Gaulle

Le *Fil de l'épée* est souvent cité pour l'éloge qui y est fait de l'homme de caractère, aux vertus rudes mais salvatrices. L'ouvrage, publié en 1932, entendait montrer les directions à prendre pour renouveler l'armée française par le haut. Il nous intéresse ici, avant tout, pour son premier chapitre, *De l'action de guerre*, dont la première section est toute noésologique. Consacrée à la conception de l'action par le chef, elle révèle un abord philosophique peu habituel des facultés à mettre en œuvre : l'intelligence, sans nullement être méprisée, est invitée à ménager une place à l'instinct. Ce vocabulaire, ainsi que les conceptions qu'il traduit, requièrent attention et réflexion.

L'inspiration bergsonienne est clairement revendiquée. L'« intelligence » ayant pour domaine l'abstrait et le fixe, appréhende mal le concret et le mouvant. Or, à la guerre, la situation doit être saisie dans ses particularités et les décisions doivent être prises en adéquation avec elles. Et ces particularités sont marquées du sceau de la contingence : l'état des choses ni les événements ne sont entièrement connaissables par avance. Il revient donc à l'« instinct » de contribuer au parachèvement de cette saisie. Sa contribution est essentielle, en outre, pour la conception de l'action. Semblable en cela à l'inspiration de l'artiste, lui seul apporte la capacité créatrice, quelque part que l'« intelligence » prenne à la préparation et à l'encadrement de la création. La collaboration des deux, finalement, est nécessaire à l'« intuition créatrice ».

Se réclamer de Bergson assurait au commandant de Gaulle d'être compris, ou au moins accepté, de nombre de ses contemporains. Le bergsonisme étant passé, ces notions ne sauraient nous retenir. Dans la mesure où le mot instinct est réservé désormais à notre seule part animale, celui d'intelligence est rétabli dans tout son empire. L'« instinct » est donc à situer comme une partie de ce que l'on appelle usuellement intelligence, à savoir l'aptitude à comprendre, dans son intégralité, sur quoi se greffe l'aptitude à concevoir une action appropriée. Si ce n'est l'aptitude elle-même qui est appelée ainsi, c'est la faculté qui la sécrète. Dans cet usage courant, l'intelligence est en charge de tout prendre en compte, le particulier et le mobile autant que le général et le constant.

Il nous faudrait distinguer dans l'intelligence, par conséquent, ce qui est en charge de l'abstrait et du défini de ce qui est en charge du concret et de l'instable. Chacune des deux parties pourrait être précisée par une épithète distinctive : intelligence abstraite contre intelligence concrète pour aller au plus simple. Ou, mieux : intelligence discursive et intelligence intuitive. Le discursif, c'est le raisonnement mais aussi l'usage du langage ; l'intuitif relève de l'immédiateté semblable à celle de la vision. Sur son versant intuitif, la pensée rationnelle voit une partie des choses.

Toutefois, si dans l'ordre humain l'intelligence intuitive excelle dans la perception des signes, elle rencontre des limites dans l'étude de la nature. Le savant qui s'y livre ayant pour valeurs cardinales l'observation et le raisonnement, parler de l'« instinct », ou de l'intuition, comme du rapport le plus naturel entre l'homme et le réel n'est pas pour le convaincre. Plus problématique est l'accolement du

fixe et de l'abstrait et, corrélativement, celui du variable et du concret. Cela fait bien des siècles que l'intelligence stratégique prend en compte l'existence et les particularités du Pas de Calais ; on ne voit pas bien en quoi cet élément tout concret manque de fixité.

Mais ces limites qu'il faut reconnaître aux conceptions exposées ne doivent pas masquer l'essentiel. Encore une fois, il convient de séparer l'humain du naturel ; sans négliger le second, c'est le premier qui doit orienter la lecture. La différence la plus notable entre l'intelligence discursive et l'intelligence intuitive, qui rend salubre, sinon décisive, l'opposition de l' « intelligence » et de l' « instinct », est à chercher dans une des visées de l'ouvrage. Charles de Gaulle entendait mettre en garde contre la propension bien française à se complaire dans les doctrines toutes faites, qui nous avaient coûté si cher lors des guerres précédentes. *Le Fil de l'Épée* consacre son quatrième chapitre à dénoncer ces systèmes de pensée qui se veulent des réponses à toutes les situations, indépendamment de la réalité et de ses contingences ; y sont stigmatisées l'insuffisance et la paresse intellectuelles qui ont produit la doctrine des positions puis celle de l'attaque, chacune si coûteuse à sa manière. Le premier chapitre ne fait qu'installer un cadre préalable. La répartition des rôles qui y est opérée entre « intelligence » et « instinct » y est posée en axiome pour mettre en garde, d'emblée, contre les illusions de l'intelligence discursive. Cette dernière a pour pente naturelle de concevoir par avance des systèmes d'action. Le stratège s'en trouve dispensé de percevoir adéquatement la situation ainsi que d'y adapter ses choix. Or l'action, au contraire, doit être construite sur les contingences. C'est le plus tard possible, pourrait-on dire, que les moyens doivent être adaptés à la situation. Cela implique que le stratège se garde de dérouler un raisonnement tout prêt et, encore plus, d'adopter une solution à tout faire établie de façon doctrinale. C'est de son fond qu'il doit tirer la conception de l'action à conduire, avec tout ce que cela doit comporter de personnel et d'intuitif.

La leçon noésologique principale à tirer du *Fil de l'épée* est bien que l'action des chefs doit se décider en connaissance de cause et le moins possible par application d'une doctrine apprise qui prétendrait avoir réponse à toutes les situations. Elle mérite d'être rappelée, surtout dans une nation si portée à donner une tournure quasi mathématique à bien des abords de problèmes. On ne cessera sans doute pas de voir publiées des théories de l'action dans lesquelles tout se retrouve disposé en système, dans quelques petites cases. Si l'on n'en tire rien, on a perdu son temps ; si l'on en tire des règles d'action, on est bon pour agir en dépit des réalités.

Se former l'esprit impose de cultiver et géométrie et finesse, et plus encore s'il se peut. Charles de Gaulle attira l'attention là-dessus, à sa manière, dans *Vers l'armée de métier*. Ayant rappelé que ce qui a été conçu par le chef doit être adapté en cours d'exécution, ayant fait remarquer également que les grands capitaines se passent de doctrine, il y fit valoir que c'est par la culture générale que s'exercent les qualités d'esprit véritablement nécessaires, réflexion, imagination, jugement. Et pour qui prendrait à la légère le mot culture : « Au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours Aristote ».

*